



RÉALISATRICE EN LIBERTÉ

LUCIENNE LANAZ Un portrait filmé rend hommage à une cinéaste humaniste et téméraire, pionnière romande du documentaire qui a tracé sa trajectoire dans la marge.



Energique et chaleureuse, la cinéaste nous accueille chez elle à Grandval, dans le Jura bernois. JURA-FILMS

Genève

Le Courrier
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
<https://lecourrier.ch/>

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebdom.
Tirage: 7'144
Parution: 5x/semaine



Page: 24
Surface: 84'074 mm²



Éditions Slatkine
GENÈVE

Ordre: 844003
N° de thème: 844.003
Référence: 85669591
Couverture Page: 2/3

MATHIEU LOEWER

Cinéma ► Documentaire de Mathias Wälti, *L'Incrovable Lulu* porte bien son titre. C'est presque un autoportrait, où Lucienne Lanaz raconte son parcours atypique avec sa gouaille et son franc-parler, ponctué de rires sonores. Au départ, un bref portrait réalisé en 2017 pour la remise du Prix des arts, des lettres et des sciences du Conseil du Jura bernois, devenu un long métrage qui sera projeté jeudi prochain en sa présence à la Cinémathèque. En 2021, elle figurait aussi parmi les pionnières du cinéma suisse honorées aux Journées de Soleure. Une reconnaissance tardive pour la cinéaste, octogénaire énergique, qui mène depuis cinq décennies une carrière «complètement hors circuit» dans le documentaire.

Quand on lui propose une interview, Lucienne Lanaz nous invite à dîner chez elle à Grandval (Jura bernois), dans la ferme rénovée où elle vit avec son mari Willy, compagnon attentif et complice de ses aventures audiovisuelles. Immédiatement reconnaissable à la touffe bleue qui orne sa chevelure blanche, la cinéaste s'avère fidèle à l'image qu'elle donne à l'écran. «J'ai une tête dure de Valaisanne et le cœur au bon endroit», dit-elle au début du film. Avant d'évoquer son enfance, dans un quartier ouvrier de Zurich; ses parents, qui envoient l'adolescente «effrontée» en maison de correction; ou encore son premier mariage, avec un beau macho qui menait une double vie – mais par ailleurs «papa poule», auquel elle cède la garde de leur fils lorsqu'ils divorcent

Coups de cœur

Au début des années 1970, la femme au foyer accède enfin à l'indépendance et devient prof de gym, avant de découvrir le monde du cinéma sur un tournage de son amant Marcel Leiser. «J'ai trouvé l'ambiance formidable: le travail en commun où chacun·e apporte sa contribution, où il faut une forme d'harmonie entre les gens pour faire un bon

film.» Impliquée dans les projets du réalisateur («mais jamais du côté artistique»), elle se forme ensuite comme script, accessoiriste ou assistante sur diverses productions, puis postule en vain à la TV romande. «Un coup de pied au cul» qui l'incite à se lancer, à l'enseigne de Jura-Films – «films avec un s, parce que j'en voulais faire plusieurs!»

La réalisatrice commence par filmer son entourage: sa mère qui refait sa vie au troisième âge dans *Le Bonheur à 70 ans* (1974, coréalisé par M. Leiser), «le premier film suisse qui donnait une image positive de la vieillesse»; son voisin et sa cuisine-fumoir dans *Feu, fumée, saucisses* (1976), magnifiquement photographié par Pio Corradi; son fils adolescent dans *La Composition* (1978), qui lui vaut les encouragements du documentariste Henri Storck; ou plus tard, ses ami·es en RDA dans *La Demande en voyage* (1989). Courts ou longs, tournés en pellicule, vidéo ou numérique, ses films¹ sont pour la plupart des portraits nés de rencontres, que ce soit une contorsionniste du bar-dancing de Grandval (*Queen of Elastic*, 1987, coréalisé par Greti Kläy) ou une chanteuse excentrique (*La Lupa*, 1999). «Ce sont des coups de cœur», résume Lucienne, pendant que Willy fait la vaisselle.

Fibre féministe

Souvent, la cinéaste filme des femmes qui lui ressemblent – originales, libres et téméraires. En écho à sa propre émancipation: «On devient féministe parce qu'on a été brimée ou parce qu'on vous l'a transmis. Pour moi, c'était en réaction à ce que je ne supportais pas, ça allait de pair avec mon désir d'indépendance.» A Soleure, elle rencontre d'autres pionnières, ses copines «cinéastes-sorcières» qui œuvrent aussi dans le documentaire: Isa Hesse, Tula Roy, Marianne Pletscher, Isolde Marxer. Sans être «politiquement engagée», Lucienne Lanaz signe deux brûlots féministes. Avec Anne Cuneo, elle analyse les stéréotypes véhiculés par les actualités dans *Ciné-Journal au féminin* (1979). Et fait scandale avec «*J'ai un*

droit sur mon corps» - *Stérilisation* (1980), dont la protagoniste décide de se faire stériliser à 24 ans.

On retrouve cette fibre féministe dans *Douleur et révolte* (2003), manifeste pacifiste inspiré par un livre de Laurence Deonna, qui donne la parole à des veuves de guerre juives et arabes. Comme Jacqueline Veuve, Lucienne Lanaz creuse par ailleurs une veine ethnographique avec *La Forge* (1978) ou *Une Maison pas comme les autres* (2006). Elle a aussi réalisé gracieusement des «films d'entraide», financés par des fondations, au Burkina-Faso ou à Cuba – et animé un atelier cinéma avec des détenus aux Etablissements pénitentiaires de la plaine de l'Orbe («j'aime bien les défis de ce genre»). Sans parler de ses autres emplois et fonctions: collaborations dans les festivals, traduction simultanée, secrétaire au CICR, enseignante à la Haute Ecole de travail social à Fribourg, etc.

Précarité punk

Si elle s'épanouit dans le cinéma du réel, le genre est aussi un ghetto: «On n'accepte pas que quelqu'un qui a fait du documentaire toute sa vie puisse être capable de faire de la fiction», regrette la réalisatrice. Il faut dire qu'elle peine déjà à financer ses documentaires, dont les budgets oscillent entre 30 000 et 400 000 francs. Têtue et passionnée, Lucienne Lanaz pratique le système D. «Je fais tout moi-même, et parfois je ne me paie pas. J'ai toujours travaillé en parallèle, en prenant congé pour mes tournages.» Idem pour la distribution. Salle après salle, elle contacte les exploitant·es pour leur proposer ses films. Et tant pis s'ils ne rapportent rien: «Ce n'est pas l'argent qui m'intéresse. Un sourire ou un merci me suffit.»

C'est là le prix de l'indépendance, pour une cinéaste autodidacte qui a dû conquérir sa place dans ce milieu. «Il y a un livre sur les pionnières qui compte quelques réalisatrices². Hé bien, je suis la seule fille de roturiers parmi ces femmes. Elles ont toutes une famille bourgeoise ou un mari qui leur a per-



Genève

Le Courrier
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
<https://lecourrier.ch/>

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 7'144
Parution: 5x/semaine



Page: 24
Surface: 84'074 mm²



Éditions Slatkine
GENÈVE

Ordre: 844003
N° de thème: 844.003
Référence: 85669591
Couverture Page: 3/3

mis de faire une carrière artistique. Moi, je n'ai pas pu aller à l'école des beaux-arts parce que mes parents me l'ont interdit. L'art c'est pas pour les pauvres, on ne gagne pas sa croûte.» Electron libre en marge du sérail, un peu trop punk pour des institutions qui prônent la professionnalisation, Lucienne Lanaz a malgré tout glané quelques prix dans les festivals. «Et la Cinémathèque m'a toujours soutenue. Il faut croire qu'ils m'aiment bien», glisse-t-elle avec un sourire ravi. 1

¹ A voir en ligne sur jura-films.ch

² *Pionnières et créatrices en Suisse romande, XIX^e et XX^e siècles*, Ed. Slatkine, Genève, 2004, 408 pp.

L'Incroyable Lulu, je 29 septembre à 18h30,
Cinémathèque suisse, Lausanne.